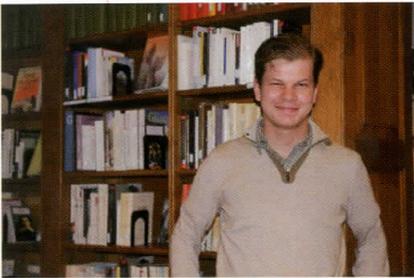


# LES ALSACIENS DE LONDRES

Lors des périples que nous réalisons pour chacun de nos numéros « Destination de légende », un des meilleurs moments est celui où nous rencontrons les Alsaciens qui vivent dans les villes et pays que nous traversons. Bien souvent, ce sont eux qui nous ont indiqué ces endroits qui ne figurent dans aucun guide car nous sommes en contact très en amont avec eux. Au point qu'ils finissent souvent par revendiquer d'être encore plus « Or Norme » que nous...



CHARLES BILGER  
Président de l'Union des  
Alsaciens de Londres



Ce jeune cadre financier de 29 ans travaille pour la Bank of New-York dans l'Asset Management (la gestion d'actifs) pour le compte des clients français de cette banque. Après être sorti de l'École de Commerce de Nice, il a entamé un long parcours de stages internationaux aux USA, puis à Paris, Francfort, Stockholm mais c'est Londres qui l'attirait depuis toujours. « *Oui, on peut parler d'un coup de foudre* » nous dit-il en nous accueillant à l'Institut Français de Londres, dans le quartier de Kensington tout près de son domicile. « *Je parlais bien l'Anglais, évidemment, mais Londres c'est la plus grande ville d'Europe et c'était évident pour moi de vouloir travailler et vivre ici. Ceci dit, rien n'est donné : quand je suis arrivé ici, je n'avais pas de boulot. Et vu le prix des loyers, après avoir payé mes trois mois de caution pour entrer dans mon appartement, je me suis très rapidement dit que si je ne trouvais pas un job convenable dans les quatre mois à venir, je rentrerais en France. Ça fait maintenant quatre ans et demi que je suis là...* » Sur la vie quotidienne dans cette capitale qui semble pulser en permanence, Charles est quasi dithyrambique : « *Je*

*me souviens de mon passage à Paris. Au bout de peu de temps, le train-train métro/boulot/dodo s'était vite installé. Ici, c'est impossible. Ça bouge constamment. Je dis toujours que la vie à Londres c'est comme l'interface d'un iPhone, tout le temps dynamique. A Londres, tu ne t'ennuies jamais : il y a infiniment plus de choses à faire que tu n'auras jamais le temps de faire. Le mardi, on lit Time Out, le mercredi on finalise sa short-list de sorties pour les jours à venir, on jette un œil sur quelques magazines gratuits, on prête attention au bouche-à-oreille et au final, on s'aperçoit qu'on ne parviendra sûrement pas à tout voir et tout faire. Entre mon métier et les loisirs, j'ai rencontré beaucoup de gens qui ont fini par constituer un réseau avec lequel je parviens à faire ouvrir certaines portes. Mais je sais aussi que beaucoup de relations sont au final assez éphémères.*

*Côté travail, on est dans l'exigence en permanence, le rythme est incroyable mais à 17h, c'est fini. Dans nos métiers, les équipes françaises restent un peu plus tard, sans doute parce qu'elles savent que de l'autre côté de la Manche, leurs collègues travaillent plus tard en soirée. Ma boîte voudrait bien que je rentre en France mais moi, je ne suis pas d'accord, alors je cherche un autre job ailleurs. Je sens que j'ai encore beaucoup de chose à réaliser ici pendant encore deux ou trois ans ».*

Le rythme trépidant imposé par Londres ne semble pas affecter plus que cela le jeune cadre financier qui, pourtant, avoue que « *de temps en temps, dire stop à tout et ne plus rien faire, c'est bien aussi. J'avoue que rentrer en Alsace me fait un bien fou, ça me revigore, je me repose. Je recharge mes batteries et quand je rentre ici, j'ai toujours quelques bonnes bouteilles de vin dans mon sac. Savoir que l'Alsace est à moins de deux heures de vol, c'est important pour moi et ça me*

*permet d'atteindre mes objectifs...* »

Et parmi ces objectifs à atteindre figure le renouveau de l'association des Alsaciens de Grande-Bretagne que préside Charles. Quand nous l'avons rencontré début mars dernier, il rentrait de France où il était allé assister aux obsèques de son prédécesseur, Jean Michel Ditner, le président « historique » de cette association, un homme qui a beaucoup compté pour Charles : « *Jean-Michel avait 76 ans et il était à Londres depuis près de vingt ans. Son exceptionnelle carrière professionnelle dans le monde entier lui avait permis de bénéficier d'un réseau vraiment extraordinaire dont il a fait profiter tous les Français de Londres, pas seulement les Alsaciens. Il fut un mentor pour moi, il a juste eu le temps de m'apprendre ce qu'il fallait* » nous a-t-il confié avec une intense émotion dans la voix. « *Oui, j'aimerais bien pouvoir faire en sorte que l'association ait un impact encore plus fort à Londres. C'est pour moi un vrai objectif.* » ■

/// POUR CONTACTER CHARLES BINGER  
ET LES ALSACIENS DE LONDRES :

charles.bilger@gmail.com



## CLAIRE PETITDEMANGE

Etudiante Erasmus



Elle nous l'a répété au moins une demi-douzaine de fois dans ce restaurant près de Picadilly Circus où nous nous sommes rejoints : « Culturellement, Londres, c'est extraordinaire ! » Et de nous détailler les musées qui sont tous gratuits. « Pas comme les sorties, les bars, les boîtes qui sont hors de prix, inaccessibles pour une étudiante comme moi » rajoute Claire Petitdemange.

Agée de 22 ans, la jeune Neudorfoise s'est résolument plongée dans la vie anglaise grâce à une année Erasmus décrochée sur le quota des échanges entre Strasbourg et l'Université de Kingston, à une demi-heure au sud de Londres. « C'est une petite ville très bourgeoise, calme et tranquille. J'y suis arrivée l'été dernier et de Londres, je ne savais que ce que j'avais vu dans les films. C'est l'aspect capitale, mégalopole, qui m'a attirée. Je ne suis pas déçue. J'adore me promener le nez en l'air un peu partout et Soho est le quartier que je préfère. Je me sens un peu comme une touriste à plein temps car ce ne sont pas les douze heures de cours hebdomadaires qui me contraignent en quoi que ce soit. Moi qui étais très speed auparavant à Strasbourg, ça m'a changée ! Pour être franche, je me sens un peu entre parenthèses ici, un peu en vacances. En fait, vu les moyens financiers réduits que sont ceux des étudiants, on est en recherche permanente des bons plans pour sortir, pour s'amuser. Dans ma bande, il y a une étudiante Russe qui est là depuis six ans et deux Italiens qui ont fui l'Italie pour vivre la belle aventure anglaise. C'est tout à fait l'ambiance du film « L'auberge espagnole ». Etudier et habiter à Kingston, c'est plutôt le bon plan car à Londres, un simple studio c'est 1000 £ le mois ! »

Claire s'avoue séduite par « l'English way of life » : « Les Anglais assument à fond leur personnalité. On peut le remarquer au niveau de leur look. Alors qu'en France on a un peu tendance à s'habiller

toutes pareilles, ici c'est la singularité qui prime. Même quitte quelquefois à friser le ridicule. En ce moment à Londres, les filles s'habillent très court avec un maximum de fond de teint sur le visage ! Et tout cela se fait de façon très cool. »

Et quid sur le plan juridique, puisque Claire est en 3<sup>ème</sup> année de droit ? « Là, on est dans le droit anglo-saxon, traditionnellement bien moins protecteur pour l'individu. Certes, on peut trouver vraiment très vite un job à Londres mais il ne faut pas perdre de vue qu'on le perd tout aussi vite ! Ce qui fait que le niveau de précarité est considérable. La flexibilité, c'est simple, elle est totale ! Une semaine tu travailleras quarante heures et la semaine suivante, ce sera zéro. Et tout cela au bon vouloir de ton patron qui change d'avis quand il veut et comme il veut. C'est à son entière discrétion, tu dois t'y soumettre ou t'en aller. On est bien sûr très loin de ce qui se passe en France... »

Claire n'avoue qu'un seul vrai regret alors qu'elle s'apprête dans peu de temps à quitter l'Angleterre : « Je sens que j'ai mûri par rapport à ma relation aux autres. Ça vient du fait de côtoyer des gens très différents, des gens à qui je n'aurais peut-être jamais adressé la parole si je n'étais pas à l'étranger, comme eux. Mon regret provient des étudiants anglais eux-mêmes : il y a un problème de fond qui fait que souvent, une forme de jalousie s'établit vis à vis des étudiants sous statut Erasmus. Ils savent que les études elles-mêmes ne nous coûtent rien alors qu'eux, ils payent ces mêmes études. Alors, ils sont un peu froids avec nous et au final, je n'aurais pas beaucoup échangé avec eux. Et c'est dommage... »

Un bilan personnel néanmoins résolument positif pour cette jeune étudiante strasbourgeoise qui a goûté au système Erasmus et qui se verrait bien poursuivre l'an prochain. Elle nous dit qu'elle postule pour Paris, Strasbourg et Madrid. Mais c'est en prononçant ce dernier nom que ses yeux brillent le plus : une forte envie d'auberge espagnole, sûrement... ■



## RICHARD WEISS

Restaurateur à Chelsea



Âgé de 46 ans, ce Colmarien d'origine vient de réaliser un de ces rêves en ouvrant son propre restaurant dans le cosu quartier de Chelsea : « Moi qui sortais d'une dernière expérience qui ne s'était pas bien terminée à cause d'un propriétaire disons... pas très correct qui a vu son bail rompu à la veille de Noël et qui nous a donc fait ce cadeau de fermer le restaurant illico, je ne cherchais pas forcément un tel lieu car Chelsea était a priori bien trop cher pour moi et ce restaurant un peu vieux. Mais bon, tous comptes faits, le coup était intéressant. Et voilà comment on a ouvert La Brasserie Gustave ! »

Richard Weiss mise vraiment tout sur la réputation gastronomique française dans ce quartier huppé de Londres où les professionnels prolifèrent toute la semaine. Le nom de son restaurant dit tout et la carte aussi : elle annonce les entrées et les plats principaux en français, carrément ! Il faut dire que les noms parlent, pour tous les gastronomes de la planète : escargots à la Bourguignonne, terrine de fois gras, coquilles St Jacques, Châteaubriand Rossini, cassoulet au confit de canard et on en passe... C'est tout le terroir français qui défile sous les yeux des businessmen locaux et leur affole les papilles ! Ajoutez à cela une belle cave de vins (c'est tout sauf un hasard car Richard s'est vu décerner les titres de « meilleure carte des vins de Grande-Bretagne » et « meilleure carte des vins au verre au monde » en 2000) et vous comprendrez bien que La Brasserie Gustave voit son aura largement dépasser les limites du seul Chelsea...

L'intéressé commente ça avec beaucoup d'humilité, surtout soucieux de nous expliquer que la restauration est avant tout affaire de travail, de passion et d'exigence. Toute notions qui, manifestement, l'accompagnent depuis toujours, comme en témoigne un CV conséquent où on relève, pélemêle, un apprentissage à Ribeauvillé

puis quelques séjours dans de beaux établissements suisses ou allemands puis « conscient qu'il me manquait l'expérience d'un hôtel de luxe et le parler anglais », un premier séjour à Londres pour combler ces manques. Un instant consultant en vins fins en Afrique du Sud, Richard Weiss revient à Londres comme chef sommelier en 1999, au Braawn's Hôtel, un cinq étoiles situé sur Mayfair avant d'assurer la réouverture du restaurant Green House, un deux étoiles Michelin. En 2004, il entame une intense activité de consultant en restauration et vins fins qui, pendant sept ans, le passionnera. « En plus des produits à partir desquels j'imaginai une politique marketing et promotionnelle, en continuant mon activité de conseil en matière de vins, j'incitais mes clients à soigner l'attractivité de leur lieu, je les guidais pour qu'ils soient certains d'offrir le meilleur rapport qualité-prix et je les incitais à aborder d'autres concepts pour séduire une nouvelle clientèle, pour développer leur business. C'est ainsi que j'ai pu me faire un nom à Londres, cette ville qui est très exigeante en matière de restauration et que j'ai réussi à faire progresser mes clients dont plusieurs groupes internationaux. »

Ouverte depuis dix mois, La Brasserie Gustave a reçu un superbe accueil de la part des journalistes gastronomiques anglais : « Michelin s'est fendu d'une belle appréciation sur Facebook, l'Automobile-Club, la référence des guides gastronomiques en Angleterre, nous a accordé deux rosettes. A trois, c'est l'équivalent du macaron Michelin. On est content, la critique londonienne nous a reconnus mais le but suprême, c'est que nos clients soient heureux et satisfaits. Le macaron, je l'aimerais surtout pour ceux qui bossent en bas et préparent chaque jour les produits frais. Oui, pour eux, il me ferait plaisir... »

Ce que Richard aime le plus dans sa vie londonienne, c'est que le regard critique n'existe pas. « On ne sent pas observé en permanence » dit-il, « tu rentres dans un pub en pleine City vers 17h30 et tu vois le patron d'une multinationale qui boit une bière et qui discute avec son voisin de bar qui est un balayeur. Et de quoi ils parlent ? Neuf fois sur dix, de foot. Il n'y a pas de jalousie par rapport au statut de l'autre. Et on ne jalouse pas l'argent que l'autre possède. J'adore aussi le vrai cosmopolitisme qu'on rencontre ici. Ils ont construit un sacré empire, les Anglais, on le sent : Australie - Indes - Caraïbes - Afrique du Sud, etc, etc... C'est extraordinaire ! Et en tant que sommelier, je sens que leur culture vinique grandit : le Commonwealth importe ses vins, les

Etats-Unis aussi, je découvre plein de nouvelles choses chaque semaine. Je ne pourrais pas revenir travailler en France, même à Paris ou à Monaco où l'aspect cosmopolite existe pourtant. Ici, j'ai la pleine reconnaissance de mon labeur, je travaille, je donne du travail à d'autres personnes et je me plais à Londres. Ici, on a la liberté de travailler, de gagner de l'argent, on peut le revendiquer sans problème alors qu'en France, on le cache. Ce qui gâche tout en France, c'est la jalousie vis à vis de ceux qui ont réussi. Il m'arrive parfois d'avoir une pointe de nostalgie en pensant aux asperges blanches du Sundgau ou à l'agneau pascal sur les tables alsaciennes mais la nostalgie s'arrête là. La France, c'est le plus beau pays du monde, mais pour la retraite ! » conclut Richard en ponctuant sa boutade avec un rire tonitruant ! ■

/// LA BRASSERIE GUSTAVE  
4 Sydney Street  
Londres-Chelsea  
+44 20 7352 1712  
www.brasserie-gustave.com



## LYDIE GRECO

### Graphiste Illustratrice

///

Cette jeune femme de 27 ans, originaire de Molsheim, a déjà beaucoup voyagé. Au sens propre mais aussi au sens figuré, en ce qui concerne les expériences professionnelles. L'époque où elle exerçait son métier de graphiste en freelance à Strasbourg (en même temps elle était serveuse chez « Jeannette et les Cyclo ») est désormais lointaine. « Oui, j'ai la bougeotte » avoue-t-elle. « Ça doit venir de mes parents : mon père, italien d'origine, est arrivé en France à l'âge de 17 ans. Ma mère a toujours eu la bougeotte elle aussi... »

Depuis, New York l'a accueillie à deux reprises, notamment dans un studio de création graphique où elle s'est initiée à l'animation 2D pour le compte de musées ou d'architectes : « mais c'était compliqué là-bas, notamment question visa. Dommage, car c'est une ville que j'adore vraiment pour la liberté qu'elle

nous offre et les opportunités culturelles. Un vrai rêve éveillé, pour moi. Mais il m'a fallu rentrer et j'ai décidé de tenter ma chance à Londres » nous raconte-t-elle dans un pub cosy du centre de la capitale britannique.

« Je suis arrivée avec mon seul bagage et l'adresse d'une amie qui m'a hébergée pendant deux semaines. C'était en novembre, il y a quatre ans. En janvier suivant, j'étais embauchée dans un grand groupe et on m'a offert là des responsabilités qu'on nous donne en France quand on a 35 ans, au mieux ! Je me rappelle bien que je suis arrivée dans un univers d'hommes en costards, tous avec leur PC. Moi, en bonne créative que je suis, j'avais mon Mac. Ça tranchait... En fait, j'ai vécu personnellement ce que n'importe quel jeune Français peut espérer vivre ici, pour peu qu'il parle bien l'anglais. On jettera bien sûr un coup d'œil sur son CV mais, dans le fond, les écoles qu'il a faites, les diplômes, tout ça n'aura qu'une importance relative. Dans mon cas, l'école que j'avais faite n'était pas connue internationalement mais on s'en foutait. Ils se sont dits : « elle est douée, on la prend, on va lui apprendre ce qui lui manque pour travailler et, si ça marche, on pourra faire un bon bout de chemin ensemble... Ce qui fut le cas. Je viens de quitter ce groupe car je souhaitais développer mon activité personnelle en free-lance, ce que je faisais parallèlement à ce job. Mais ce fut une belle expérience. En tout cas, ici, un jeune qui vient et qui demande un stage, il l'obtient, en général. Et s'il est doué et bosseur, les propositions viendront toutes seules. C'est là la grande différence avec la France : ici, tu arrives, et tu obtiens un numéro de sécu en 5 minutes au Job Center et ensuite tu cherches, et tu bosses... En France, c'est beaucoup basé sur la culture du réseau. Si tu ne connais personne, c'est très dur d'entrer dans le circuit. »

Lydie nous confirme assez vite qu'elle mène une vie trépidante à Londres. Manifestement bien intégrée, elle porte un regard objectif sur ce qui l'entoure : « Pour les Londoniens, c'est le duo amour-haine vis à vis de leur ville. Il y a trop de monde ici, c'est vraiment surpeuplé. En 2010, ils étaient en dessous des 8 millions d'habitants et dans moins de cinq ans, en 2020, nous serons 10 millions. Alors la ville s'étend et s'étend sans cesse mais tout le monde veut continuer à venir travailler au centre. Les loyers sont donc hors de prix. Ceci dit, quand tu es bien intégré, tu peux très bien manger pour 10 £ car tu as un choix de restos ahurissant. J'ai même déniché récemment un restaurant géorgien, c'est

*dire... Tous les pays du monde sont ici. Quand tu en as marre de l'Angleterre, et bien tu vas t'amuser dans une soirée brésilienne, c'est pas plus compliqué que ça. Cette ville a des atouts uniques, comme le fait qu'il y a de vrais forêts en plein centre. Pas des parcs, des forêts. Les Londoniens sont marrants : dès qu'il y a un peu de luminosité, ils sortent les ray-ban et les t-shirts... »*

Lydie est amoureuse de Londres, c'est manifeste... Et elle n'est pas loin d'en connaître les moindres recoins. Ce soir de novembre dernier, elle nous parlera longtemps de sa véritable tribu, les « *starving artists* » qu'on pourrait traduire par les jeunes artistes débutants, très créatifs, et qui n'ont pas de mécène pour vivre de leur art. Elle sait où ils se trouvent et c'est elle qui nous aura incité à aller traîner nos semelles (et notre appareil photo) du côté de Hackney Wick, dans le East End. Quand on l'a retrouvée, début mars dernier, elle nous a indiqué le bon plan du Duck & Waffle en pleine City. Et les adresses Or Norme de Londres des pages suivantes lui doivent beaucoup également...

On ne pouvait donc pas moins faire de demander d'illustrer quelques-unes des pages de ce dossier à cette petite Française pleine d'audace et qui a hâte de croquer le monde.

Lydie ? Or Norme, assurément... ■



## JEAN-GUILLAUME KLEIS

*Créateur de sites  
internet et innovateur*

Nous avons rencontré Jean-Guillaume sur son lieu de travail au cœur d'Islington, un de ces quartiers populaires du nord-est londonien qui constituent la « *Tech City* ». L'impasse dans laquelle se situe son bureau, Torrens Street, donne le ton : immeubles de briques rouges crasseux, petits entrepôts aux fenêtres aveugles, tout est là pour faire cliché, jusqu'au

vieux ferrailleur ferblantier dont l'atelier, toujours en activité (pour combien de temps encore ?), ferme la rue. Dickens au XXI<sup>ème</sup> siècle, dépaysement garanti...

Mais, comme souvent à Londres, les apparences sont diaboliquement trompeuses. Si, effectivement, les petits métiers qui occupaient les lieux il n'y a encore pas si longtemps ont quasiment totalement disparu, ils ont été remplacés par un nombre impressionnant de start-up en tous genres qui « *coworkent* » à tout va dans les étages des immeubles décrépis. D'où le nom de Tech City dont a hérité le quartier...

Jean-Guillaume Kleis travaille donc au 4<sup>ème</sup> étage d'un de ces immeubles. Nous sommes au « *Islington Impact Hub* », « *The Original Hub – Since 2205* », est-il écrit à la craie sur un classique tableau noir sur le palier où l'on apprend aussi que ce groupe privé de hubs représente 50 sites dans toute l'Angleterre qui accueillent 7000 membres. Ça donne la mesure du phénomène...

Et là-haut, Jean Guillaume Kleis n'est pas seul. « *Nous sommes en permanence une bonne vingtaine de personnes qui bossent ici en open space* » nous raconte-t-il tranquillement. « *Toutes sont, comme moi, des entrepreneurs et évidemment une immense majorité est branchée nouvelles technologies...* »

Âgé de 26 ans, Jean-Guillaume est déjà un « *vieux* » londonien en quelque sorte. « *En fait, je suis arrivé ici à l'âge de 17 ans en droite ligne de Saverne où je vivais chez mes parents. Londres est l'endroit où mon père a été muté, dans le cadre de son travail dans le groupe Kraft-Suchard. J'ai donc passé mon Bac ici, au Lycée français et je dois dire que ce séjour primitif à Londres m'a ouvert les yeux, donné de l'ambition. Ensuite, j'ai fait une prépa d'école de commerce pendant deux ans à Paris puis j'ai intégré l'EM de Lyon, avant d'enchaîner les stages, surtout dans le trading financier. Cependant, l'idée de faire quelque chose pour moi ne m'a jamais quitté. En 2<sup>ème</sup> année d'EM à Lyon, en profitant du savoir-faire d'un co-locataire, je me suis mis à créer des sites internet pour des PME, des petits commerçants. A cette époque, je me disais que ça me permettrait peut-être de déboucher sur autre chose. Et ça a été le cas quand j'ai créé des sites comparatifs de sites bancaire qui sont très bien référencés sur Google. Je me rémunère sur le trafic que je génère...* »

Logiquement, l'appétit venant en mangeant et l'expérience nourrissant les nouvelles idées de projets, Jean-Guillaume a fini par dénicher la belle idée, la pépite : « *Avec Vincent, un ami connu à l'EM Lyon et qui vit d'ailleurs toujours là-bas, nous avons créé stuffi.fr,*

*un site high-tech qui apporte beaucoup d'infos en avant-première sur les objets interconnectés. Et ça marche : nous sommes souvent de plus en plus cités par les grands médias comme RTL ou Le Monde. Nous sommes régulièrement invités par de sites de e-commerce ou par des fabricants sur les grands événements mondiaux. En janvier dernier, nous étions au Consumer Electronic Show de Las Vegas, le plus grand salon mondial de high-tech grand public. Depuis six mois, nous sommes vraiment pris au sérieux et c'est évidemment très gratifiant. stuffi.fr, c'est aujourd'hui 150 000 visiteurs uniques chaque mois. Nous visons les 400 000 à la fin de l'année ! La structure est une vraie start-up : outre Vincent, mon associé et moi-même, nous avons avec nous cinq ou six rédacteurs free-lance qui rédigent les articles destinés à être mis en ligne sur le site. Notre moteur, c'est évidemment la passion et on nous dit souvent qu'elle se ressent dans l'écriture. Si tout va comme on le souhaite, on créera notre société indépendante à la fin de l'année. L'aventure est belle...* »

De fait, stuffi.fr est un modèle de site d'actualité. Au moment où nous bouclions la rédaction de cet article, il affichait un reportage très complet et très bien documenté sur Baselworld, le plus grand salon mondial de l'horlogerie de luxe qui se tient chaque début de printemps à Bâle. En temps réel, stuffi.fr répertoriait toutes les marques qui se lançaient dans la montre connectée, la smartwatch, relevant « *l'indécision des horlogers suisses* », annonçant une montre « *bling-bling* » en train d'être conçue par un grand couturier en collaboration avec un chanteur de renom, relevant aussi que nombre de ces objets présentés à Baselworld n'étaient encore qu'à l'état de « *concept* ». Bref, du bon vrai boulot de journaliste et pas seulement de chroniqueur fasciné par la nouveauté : Jean-Guillaume Kleis et son associé peuvent être fiers de leur bébé... Le jeune Savernois se sent bien à Londres (sa copine, qui travaille à la White Cube Gallery dont nous parlons par ailleurs n'y est, à notre avis, pas pour rien), au point qu'il envisage même d'y acquérir un appartement malgré « *les délirants prix au m<sup>2</sup>* ». « *Beaucoup de mes amis ne se voient pas rester ici car tout va trop vite, tout est trop cher, trop, trop, trop... C'est vrai que cette vie peut épuiser car on est toujours à fond : à fond dans le job, à fond dans les loisirs, à fond dans les amitiés, à fond tout le temps et partout... J'avoue que quand ma sœur m'invite chez elle à Obernai, c'est un choc ! Les petits oiseaux, le silence... je revis. Je me fais plaisir, je m'apaise enfin...* » ■

/// WWW.STUFFI.FR